

KUNDERA-KAUFMAN

Les feux du crépuscule

En filmant « L'insoutenable légèreté de l'être », de Milan Kundera, Philip Kaufman retrouve, par les images, la splendeur et la complexité du roman.

En avril 1968, venu à Prague pour suivre la libéralisation démocratique du pays, je fus invité à un concert qui se tenait à l'université. Au programme, les derniers quatuors à cordes de Beethoven, ceux de la toute fin de sa vie, d'une subtilité inégalée. Mystère de la musique et du génie : cette musique raffinée surgie au cœur de la kermesse pragoise me parut annoncer la fin du monde. Le concert s'était achevé, pourtant, dans le plus grand enthousiasme sur le superbe quatuor opus 135. Pour le quatrième mouvement, Beethoven reprend avec sérieux, solennité même, un petit motif qu'il avait noté l'année précédente pour plaisanter musicalement sur les hésitations d'un commanditaire avare à qui il réclamait ses 50 forints et qui demandait piteusement : « *Le faut-il ?* » « *Il le faut* », répliquait gaillardement la musiquette du compositeur, avant de devenir le thème central et majestueux des dernières notes

que Beethoven écrit pour des cordes. Etrange détour pour en venir au film de Philip Kaufman ? Non. Raccourci, plutôt, pour aborder cette entreprise où tout n'est que détour.

Dans son roman « L'insoutenable légèreté de l'être » (1), Milan Kundera évoque cette mutation du thème beethové-

nien pour montrer que le passage du plaisant au grave peut être un enrichissement : la légèreté n'est pas forcément une valeur positive. Tantôt anecdotique et primesautier, tantôt tragique ou lyrique, ce thème court tout au long d'un livre dont le titre prend vite un sens concret. De quel amour est capable le libertin moderne ? L'exaltation du plaisir tue-t-elle le sentiment ? Quels repères guident notre existence dans une société où les valeurs

morales et sociales se sont dissoutes, où les tanks de l'Histoire viennent saccager le frêle filon des destins individuels ? Où s'éprouve le poids du réel dans un monde qui s'évapore dans la buée des images ? Bref, comment peut-on échapper à « l'ef-

froyable pesanteur de la légèreté » ? Autour de ces questions, Kundera a

tissé une trame dramatique enrichie d'anecdotes, de méditations philosophiques, d'apartés ironiques ou oniriques dont l'enchevêtrement constitue la substance même du livre. Ce livre est un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre est infilmable. Pourtant, ces jours-ci, sortent à Paris quatre films adaptés d'œuvres littéraires importantes : « Les possédés », d'après Dostoïevski, « La mort d'Ivan Illitch », d'après Tolstoï, « Le testament d'un poète juif assassiné », d'après Elie Wiesel, et le film d'après Kundera. Cette dernière

par Pierre Billard

1. Editions Gallimard.

adaptation était la plus difficile à réaliser. Mystère : c'est elle la plus réussie.

Jean-Claude Carrière, scénariste, et Philip Kaufman, réalisateur, ont, dès le départ, renoncé à suivre le roman dans ses méandres, son ampleur, sa complexité. Kundera avait composé une œuvre littéraire autonome. Ils tireraient de cette mine prodigieuse le matériau d'un film autonome, sans se soucier d'une fidélité de détail qui risquait d'entraîner une trahison de fond. C'est dire que des épisodes, des personnages, des pans entiers du livre disparaissent, que d'autres apparaissent pour conforter le fil conducteur. Les auteurs n'ont voulu que raconter une histoire : celle de Tomas, Tereza et Sabina pendant le printemps de Prague et l'hiver qui s'ensuivit (*voir critique « Guide »*). Libérés de la charge de faire passer la substance métaphysique de Kundera, ils enrichissent leur intrigue, la cajolent, la raffinent au point qu'elle exprime l'essentiel de ce que Kundera avait dit plus explicitement, par d'autres moyens.

On y retrouve l'« Œdipe » de Sophocle dont la parabole chemine avec dérision au fil du récit, les ébats ironiques du cochon Méphisto, on retrouve Tomas choisissant de quitter la paix tiède de l'exil pour la femme trahie et la patrie occupée, et, plus tard, de devenir, lui, le chirurgien du cerveau, laveur de carreaux puis ouvrier agricole. Le prix à payer pour ne pas se compromettre avec les autorités, et garder le courage de se regarder dans une glace. Rentré en Tchécoslovaquie, Tomas n'y entreprend nulle résistance active, et son amour pour Tereza restera nourri d'incertitudes et d'abandons. Toutes les formes de relations amoureuses sont passées en revue pour trouver un sommet d'émotion avec la mort du chien Karenine. Lorsqu'il faudra tuer Karenine malade, à bout de forces et de douleur, le chagrin de Tomas et de Tereza les unira

à autopsier les antihéros du déclin de l'Occident conçus par Kundera. Et puis, Chicago est, après Prague, la ville au monde qui compte le plus d'habitants d'origine tchèque...

Au-delà de toutes leurs différences, film et roman ont gardé tous deux, par des moyens différents, une structure musicale. Kaufman joue en virtuose de la bande-son. D'une part, en utilisant les trésors de la musique de Janacek (*voir encadré ci-dessous*), qui donne littéralement la parole à Kundera et à la Tchécoslovaquie.

enfin dans un même sentiment. Apothéose symbolique : après l'invasion de la Tchécoslovaquie, et pour désarmer l'hostilité de la population, les Soviétiques entraînerent la foule dans une croisade au nom de l'hygiène : on refit l'unité du pays autour de l'extermination des chiens.

Il est miraculeux que cette complainte d'une Europe chancelante de bleus à l'âme sous les mauvais coups de l'Histoire ait été réalisée avec une telle intelligence par un cinéaste de Chicago, familier des studios de Lucas et de Spielberg. Il est vrai que dans « L'étoffe des héros » Philip Kaufman avait analysé avec un lyrisme sarcastique le rêve américain : un exercice à l'européenne qui le préparait sans doute

A la charnière,

l'exploit : cinq minutes de cinéma fabuleux dans lesquelles Kaufman télescope ses prises de vues avec des documents d'époque et introduit ses comédiens au cœur du drame d'août 1968, face aux chars soviétiques cernés sur les places tchèques par une population désarmée, ivre de colère et de désespoir.

La réussite est parfaite. Elle comporte un risque : que le film, de métaphorique, ne devienne politique et polémique. Cela eût constitué la pire trahison de Kundera, qui refuse d'être enfermé dans le rôle de l'opposant émigré brandissant ses certitudes. Il n'a pas écrit son roman pour dire que les Russes sont méchants d'avoir envahi son pays, mais pour décrire l'ambiguïté des hommes et de la société où ces événements sont possibles. Kaufman, passé l'envolée héroïque de ses scènes d'invasion, revient à la dérive de ses personnages sans insister sur la dimension historique ou politique de leur parcours. Ainsi, le film, comme le livre, garde-t-il son parfum d'universel.

Le véritable sujet de « L'insoutenable légèreté de l'être » n'est pas l'événement historique, contingent et guère mystérieux, qui s'est déroulé à Prague en 1968-1970, mais une étape de l'histoire de l'Europe où la bêtise, la laideur et l'indifférence prennent le pas sur l'intelligence, la beauté et l'amour. Disciple fervent du siècle des lumières, Milan Kundera décrit une société d'Europe centrale définie comme « un laboratoire du crépuscule ». Philip Kaufman a su retrouver l'étrange et fascinante lumière de ce crépuscule européen. ●